

À MARSEILLE, LES INDIENNES FONT BONNE IMPRESSION...

Par Laurence Donnay,
Assistante de conservation,
Château Borély – Musée des Arts décoratifs, de la faïence et de la mode

Véritable creuset d'échanges et d'inspirations multiples, Marseille, par son histoire, sa géographie, sa position privilégiée au carrefour des civilisations et des routes commerciales, est depuis des siècles liée au domaine de la mode et des étoffes. Artisans et industriels y ont toujours trouvé les conditions favorables à son développement. Influences, échanges, transmissions des techniques et des motifs, c'est là que repose toute l'histoire de l'impression textile et que commence au XVII^e siècle la folie des indiennes.

Parmi les plus importants comptoirs d'import-export français, port de quarantaine – et port franc dès 1669, Marseille est le point d'entrée obligé des étoffes et des matières premières nécessaires à leur fabrication. En provenance des Indes, de Perse et du Levant, ces marchandises, susceptibles de véhiculer la peste, sont frappées d'interdiction dans le reste du royaume. Au nombre de celles-ci, de belles cotonnades peintes à la main dont le répertoire décoratif

chatoyant apporte avec lui un peu de cet ailleurs lointain propre à satisfaire le goût occidental pour un exotisme alors grandissant. Sous l'appellation d'*indiennes* ou de *perses*, ces étoffes d'une légèreté incomparable, faciles d'entretien grâce à leurs couleurs inaltérables, constituent un produit recherché auprès des élites élégantes et fortunées, pour « *le meuble* » - le décor mobilier - comme pour « *la robe* » - l'habillement. Objet d'un commerce actif en Provence, on trouve aux côtés de ces luxueuses toiles des Indes, de nombreux *chafarcanis*, pièces bon marché, à une ou deux couleurs, imprimées sur des étoffes plus épaisses à Constantinople ou Alep.

Rapidement, l'Europe, s'approprie ces techniques nouvelles et développe une formidable industrie. Considérée à ce jour comme le plus ancien centre d'indiennage européen, Marseille se lance dans l'aventure dès 1648 par l'intermédiaire de ses fabricants de cartes à jouer, passés maîtres dans l'impression à la planche, mais les connaissances sont incomplètes, les couleurs tiennent mal.

En effet, seuls les indienneurs levantins et arméniens connaissent le secret du « *grand teint* », procédé ayant la propriété de fixer les colorants de façon définitive par l'application sur la toile de sels métalliques. À partir de 1669, l'installation d'Arméniens à Marseille, attirés par la franchise du port, permet enfin de produire des étoffes de qualité, d'asseoir la réputation de la ville dans ce domaine et d'assurer la croissance du marché.

Avec plus de dix mille pièces par an, le succès des indiennes marseillaises met à mal les industries de la soie et de la laine. En 1686, répondant à l'appel des soyeux lyonnais et des drapiers du Languedoc, le ministre Louvois décide de frapper d'interdiction les importations de toiles peintes et imprimées, leur fabrication et leur usage. Marseille, par son statut fiscal particulier, échappe à cette nouvelle législation, à condition de réserver sa production à l'international, les excédents étant absorbés par la population locale. Cette limitation n'entame en rien la production marseillaise. En 1733, on compte 24 fabriques, dont celle de Jean-Rodolphe Wetter, à Saint-Marcel, aux 700 ouvriers, parmi lesquels des dessinateurs formés à l'Académie de Marseille.

Si la levée de la prohibition en 1759 signe la fin du monopole de Marseille, elle permet l'essor et la démocratisation de cette industrie dont le marché est désormais ouvert à la concurrence. Mulhouse et Jouy-en-Josas s'imposent, offrant à leur clientèle provençale des imprimés exclusifs, témoignage d'un véritable goût régional affirmé dès la fin du XVIII^e siècle. Palmettes cachemire, semis foisonnants de feuillages et de fleurettes stylisées, au naturel ou exotiques, ces motifs composent un fantastique herbier où priment l'élégance du graphisme et l'harmonie des couleurs.

La Révolution française et les conséquences économiques causés par le blocus anglais de 1793 signent la « fin de partie » pour la production marseillaise : les invendus s'accumulent dans les entrepôts, les étoffes plus anciennes sont recyclées ; le jupon se convertit en vêtement de travail. Progressivement, la mode parisienne remplace le costume régional pour s'imposer à la fin du siècle faisant de ce « *patrimoine en voie de disparition* »^[1] un objet de collection. À l'origine d'une véritable révolution chromatique, esthétique et hygiénique, les indiennes sont devenues emblématiques d'une identité régionale. Associées à jamais aux tissus provençaux, elles décrivent le voyage des étoffes et les influences croisées entre Orient et Occident.

Caraco retailé dans une robe manteau. Collection du Musée du Vieux-Marseille / Musée d'histoire de Marseille - inv. 1977.17.3
© Photo David Giancatarina / Musées de Marseille



Jupon confectionné dans une indienne à décor jardinier. Musée des arts décoratifs, de la faïence et de la mode. Château Borély - inv. A-81-247
© Photo David Giancatarina / Musées de Marseille



« Chef de pièce » (marque rendue obligatoire dans le royaume de France dès 1760) de la maison Pierre Massot et fils à Marseille. Musée des arts décoratifs, de la faïence et de la mode - Château Borély - inv. 2014.5.1 © Photo David Giancatarina / Musées de Marseille

[1] Ingrid Sénépart, « Un trésor caché. Deux siècles de mode à Marseille », *Les Belles de Mai, Deux siècles de mode à Marseille, Collections textiles du Musée du Vieux-Marseille (XVIII^e – XIX^e siècles)*, Éditions Alors Hors Du Temps / Musées de Marseille, 2002, p. 23.